

Intelligenzprüfungs-Rätsel. Serie H Nr. 6.

Wir veröffentlichen nachstehend eine Rätselaufgabe, deren Lösung scheinbar leicht ist; doch bildet dieselbe ohne Zweifel einen Gradmesser für logisches Denken. — Dieses ist das letzte Rätsel der Serie H. Dieselbe umfasst 6 Rätsel, deren Auflösungen nach Erscheinen des letzten Rätsels der Serie nebst den entsprechenden Coupons eingesandt werden müssen. — Unter die Einsender richtiger Lösungen werden folgende Preise verlost: 1. Preis 50 Fr. in bar. — 2.-3. Preis: Je ein interessantes Buch. — 4.-6. Preis: Je 1 Quartalsabonnement auf die „Luxemburger Illustrierte“. — 7.-10. Preis: Je 100 Zigaretten „Africaine“.

Die Namen der Einsender richtiger Lösungen werden in einer der folgenden Nummern veröffentlicht werden.

Also auf zur Intelligenzprüfung!

1. — Ein Telegraphenpfahl ist 10 Meter hoch. Eine Schnecke kriecht jeden Tag zwei Meter hinauf und rutscht im Laufe der Nacht wieder einen Meter zurück. Am wievielten Tage kommt sie oben an? 2. — In ein Hutgeschäft kommt ein Kunde und kauft einen Hut zum Preise von 20 Franken. Er zahlt mit einem Hundertfrankenschein. Der Ladeninhaber hat kein Kleingeld und geht deshalb zu seinem Nachbarn, der ihm den Hundertfrankenschein in fünf 20-Franken-Scheine umwechselt. Davon übergibt er dem Kunden vier Zwanzigfrankenscheine und den Hut. Eine Weile darauf kommt der Nachbar wieder und weist nach, dass der Hundertfrankenschein falsch ist. Der Ladeninhaber muss den falschen Hundertfrankenschein gegen einen echten zurücktauschen. Was hat er an dem Handel verloren?

En Tramway.

Conte par André REUZE.

Plusieurs fois par semaine, je vous rencontrais. Aux heures où les ruches parisiennes se vident dans un grand bourdonnement, vous veniez vous asseoir devant moi, en tramway. Vos dix-sept printemps n'en formaient qu'un seul, éblouissant, dans vos yeux et sur vos lèvres innocentes. Grands dieux, il y a six ans de cela!

Une amie vous accompagnait. Comme vous saviez bien qu'elle était laide!...

De votre conversation broyée par les cahots de la lourde voiture, me parvenaient des bribes de phrases où il était question de tissus, de modèles, de débits, d'escomptes, tout cela coupé de réflexions drôles, sur le manteau d'une passante, la démarche d'un monsieur. Votre amie riait moins que vous, à cause de ses dents.

Je vous regardais tout naturellement, comme on admire une fleur ou un objet d'art, tout naturellement et sans indiscretion: vous n'étiez qu'une petite fille.

J'aurais pu dessiner de mémoire vos deux chapeaux, celui des jours de pluie et celui du beau temps, le noir qui vous vieillissait, le bleu qui coiffait de façon exquise des cheveux châtains clair toujours un peu fous. Vos yeux de physionomie m'étaient familiers comme le geste décidé de votre main dévidant une explication. Et je savais aussi qu'une grande hilarité escamotait pour un moment le grain de beauté posé comme une mouche au coin de votre bouche rose.

Je vous rencontrais un peu plus souvent peut-être que le hasard ne l'avait prévu. Vous ne paraissiez pas vous en apercevoir, et moi, je m'émerveillais du miracle qui, de jour en jour, vous transformait.

L'amie laide, après plusieurs éclipses, disparut tout à fait. Je fus privé de votre rire, mais je suivais dans vos yeux brillants une flamme de malice décelant vos réflexions muettes.

Je vous regardais avec une admiration croissante un peu à la dérobée, respectueusement, car vous étiez une jeune fille.

Vous aviez beaucoup grandi. Je vous découvrais plus d'assurance dans le port de tête, plus de grâce dans le mouvement. Quand vous vous dégagez pour chercher les vingt centimes du billet dans votre sac à main, je pensais qu'il vous fallait beaucoup de patience chaque matin pour polir aussi joliment ces ongles de corail pâle.

Vous possédiez plus de deux chapeaux. On

les devinait choisis par vous seule, et bien qu'ils fussent très coquets, vous les gardiez moins longtemps. Votre cheville était plus fine dans la soie. Juché sur un talon Louis XV, votre pied était plus petit. Je vous voyais de gentils costumes bien coupés, d'une élégance discrète, que vous portiez comme on sait le faire à Paris. Insensiblement, quand vous m'apparaissez à contre-jour, vos cheveux s'éclaircissent. Oh! à peine: quelques fils d'or seulement; l'agate verte de vos yeux moqueurs en devint d'autant plus verte. Et alors vous fîtes si ravissante que vous auriez pu vous dispenser d'aviver d'une pointe de fard le minuscule grain de beauté, jouant à cache-cache au coin de votre bouche rose.

Je te rencontrais tous les jours et plusieurs fois par jour. De loin, je voyais ton sourire, et ton sourire était pour moi seul!

Je m'asseyais à côté de toi en tramway, tout près. L'autre jour, dans la poche d'un pardessus que je donnais à un pauvre homme, j'ai encore retrouvé deux billets pliés l'un sur l'autre. Quand tu étreignais ma main sous ta fourrure complice, je sentais à ton doigt la bague bleue que j'ai portée, et, t'ayant quittée, je retrouvais ton parfum dans ma main vide.

Tu me disais gaïement les mille incidents de ta vie laborieuse, tes désirs, tes projets, avec l'air entendu d'une petite femme qui sait ce qu'elle veut et où elle va.

Je connaissais tes robes avant de les avoir vu. Nous choisissions ensemble tes chapeaux, tes voilettes, tes gants.

Les gens nous regardaient avec plaisir. J'étais fier de leur approbation.

C'était moi qui te parlais à l'oreille, dans le tramway, pour provoquer ton rire et cette indignation de tes yeux que démentait la moue charmante de ta bouche.

Je ne te regardais plus descendre, immobile dans mon coin. Je sautais à terre le premier pour te laisser la joie de tomber, comme par accident, lourde et riieuse, dans mes bras.

J'avais bien dix-huit ans, ces jours-là. Tu n'en avais guère plus de quinze, toi, que j'appelais „ma petite fille“.

Je vous rencontrerais encore, et nul ne remarquera sur nos visages l'imperceptible émotion née du choc de nos regards froids.

Si le hasard nous ramène face à face en tramway, sans doute affecterez-vous de vous déganter pour placer entre vous et moi, talisman tout neuf, l'alliance d'or qui nous sépare.

Quand le contrôleur passera pour percevoir le prix des places, fasse le Ciel que ce ne soit

3. — Ein Verwandtschaftsverhältnis festzustellen, ist der Inhalt der nächsten Aufgabe. Zwei Freunde besuchen eine Bildergalerie. Dort steht der eine lange sinnend vor einem Bilde, das einen Männerkopf darstellt. Auf Befragen sagt er: „Dieses Mannes Vater (des auf dem Bilde Dargestellten) war meines Vaters einziger Sohn.“ In welchem verwandtschaftlichen Verhältnis steht der Sprecher zu der porträtierten Person?

4. — Ein zweibändiges Werk steht ordnungsgemäss nebeneinander im Bücherschrank. Das Material der Umschlagspappe jedes Bandes ist $\frac{1}{2}$ Zentimeter dick, die Seitenzahl jedes Bandes ohne Umschlag 5 Zentimeter. Ein Bücherwurm frisst sich durch von Seite 1 des ersten Bandes zur letzten Seite des zweiten Bandes. Wie viel Zentimeter Buchmasse hat er zu durchfressen?

5. — Zwei Reiter lagern mit ihren Kamelen in der Wüste und schliessen folgende Wette ab: Sie wollen auf den Kamelen zu einem Brunnen in einer Oase reiten, und derjenige von ihnen soll gewonnen haben, dessen Kamel zuletzt ankommt. Ein Derwisch, der zugehört hat, flüstert jedem von beiden einen und denselben Tip ins Ohr. Darauf stürzen beide in grösster Eile zu den Kamelen schwingen sich hinauf und reiten in schärfstem Tempo auf das Ziel los. Welchen Rath hat der Derwisch den beiden gegeben? Zur Erleichterung wollen wir noch verraten, dass tatsächlich der zuerst Ankommende die Wette gewonnen hat.

point l'un de ceux qui, par habitude, me tendraient deux billets au lieu d'un.

Vous baisserez les yeux, je le sais. Je vous regarderai à la dérobée, inaccoutumé encore à vous voir une toilette, un chapeau inconnus. Nous serons plus étrangers l'un à l'autre qu'au temps où, ne vous connaissant pas, j'avais droit cependant à un peu de votre sourire.

Mais, si neutre que s'efforce de devenir votre regard, si fermée que soit votre bague, vous n'empêcherez pas votre parfum préféré que je connais de se glisser jusqu'à moi, ni votre mémoire de rejoindre la mienne dans le passé où vous m'appartiendrez toujours.

Je vous regarderai descendre, immobile dans mon coin. Vous disparaîtrez dans la foule, vite, vite, et je déplierai un journal que je ne lirai pas.

André REUZE.

Wo es keine alten Jungfern gibt.

Tibet ist noch immer ein Land der Geheimnisse, und vor allem wird es den spärlichen europäischen Eindringlingen in dieses so lange verschlossene Gebiet schwer, sich in die merkwürdigen Vorstellungen dieses Volkes zu versetzen. Einen Einblick in das Fühlen und Denken der tibetanischen Frau gewährt nun ein soeben in London erschienenes Buch „Wir Tibetaner“, das von einer Tibetanerin verfasst ist, nämlich von Rin-Chen Lha-Mo, der „kostbaren Göttin“, die den langjährigen britischen Konsul an der chinesischen Grenze von Tibet, Louis M. King, geheiratet hat und gegenwärtig in London lebt. Unter den vielen erstaunlichen Dingen, die sie aus ihrer Heimat mitteilt, befindet sich auch die Tatsache; dass es in Tibet keine alten Jungfern gibt. „Abgesehen von den A-ni oder Nonnen“, schreibt sie, „gibt es keine Frauen in Tibet, die unverheiratet durchs Leben gehen. Jede Tibetanerin muss heiraten; sonst würde sie ihren Lebenszweck nicht erfüllen, und jede findet einen Mann. Die tibetanischen Frauen sind aber auch sehr viel häuslicher als die moderne Europäerin; sie rauchen nicht, sie gebrauchen weder Puder noch Schminke. Nur in einigen Bezirken bedecken sie ihr Gesicht mit einem schwarzen Farbstoff, um die Haut gegen Wind und Sonne zu schützen. Das europäische Frauenideal ist von dem unseren sehr verschieden, und so manche weisse Schönheit würde bei uns nur geringen Eindruck machen. Nach unserer Anschauung sind die Nasen der europäischen Frauen zu gross; ihre Ohren sind nicht klein genug und ähneln denen von Schweinen; die Augen haben nicht den nötigen Ausdruck. Die Augenhöhlen sind zu tief und die Augenbrauen zu hervorragend wie bei Affen.“